

## Les cocottes en papier de Ramón Acín

Antonio Saura

Peintre et intellectuel de projection internationale, créateur avec Millares, Canogar, Feito, Juana Francés et d'autres du "Groupe El Paso" qui a marqué une rupture dans les concepts plastiques en Espagne à la fin des années 50 du siècle dernier, ouvrant les portes à l'avant-garde artistique. de la seconde moitié du 20ème siècle.



Fontaine *Las Pajaritas* créée par Acín et installée dans le parc de Huesca en 1929

L'ombre bleutée d'un monument blanc et tranchant, d'un monument naïf et parfait, situé dans un jardin paradisiaque, voile à jamais la vision d'un personnage généreux et tragique. Malgré le souvenir affectueux de mes parents à son égard, malgré l'amitié de sa fille Katia, malgré une thèse splendide de Miguel Bandrés résumée dans un petit livre magnifique, l'homme Ramón Acín, confondu dans son amalgame d'utopie, d'expérimentation, de satire, de nationalisme, d'ouverture intellectuelle et d'internationalisme (le tout depuis sa tour de guet provinciale) ne cesse de surprendre et d'éveiller la curiosité.

Dans le récit d'une vie, apparaît un Ramón Acín essentiellement libertaire, humoriste burlesque et populaire à ses débuts, mais aussi cinglant caricaturiste satirique, chroniqueur, poète et pamphlétaire. *Cet étrange Ramón Acín*, selon les mots de son ami et homonyme Ramón Gómez de la Serna, multiforme et pluriel, resurgit aujourd'hui, à la suite des travaux archéologiques, nous offrant à partir de la tragédie l'empreinte de sa figure émouvante. Voici, entrecoupés, quelques brins de cohérence brisée :

Ramón Acín, révolutionnaire, fondateur et collaborateur de publications anarchistes baptisées de titres retentissants : *La Ira*, de 1913, créée à Barcelone et interdite après la parution de son deuxième numéro, *órgano de expresión del asco y de la cólera del pueblo* (*organe d'expression*



*du dégoût et de la rage du peuple*) ; *Talión*, de 1917, dont aucune copie n'a été conservée ; *Floreal*, sortie entre 1919 et 1920 également à Huesca, un *magazine contre tout et contre tous*, selon Felipe Alaiz, et dont il semblerait que seul un fragment d'article d'Acín ait été conservé.

Ramón Acín, écrivain, auteur de ses *Florelicas* empoisonnées et certaines, comme celle-ci de 1923 : « *Des coups de feu par-ci, des coups de feu par-là ; tous les journaux vont devoir inaugurer une rubrique intitulée : Pan ! Pan ! Pan !* ».

Ramón Acín, auteur de manifestes, tel que celui consacré à la création de la Sociedad Nueva Bohemia, à la fin duquel il déclare : « *Nous avons pour drapeau l'amour de la culture, le culte de la fraternité et de la liberté, et ainsi l'échec ne sera jamais de notre côté : nous serons peut-être peu nombreux, mais nous recevrons alors chacun plus d'amour* ».

Ramón Acín, défenseur des causes justes : l'irrigation du Haut Aragón, par exemple, ou le reboisement des montagnes, la promotion du tourisme, l'union de l'Aragon et de la France grâce au chemin de fer de Canfranc. Ramón Acín, gardien des traditions positives : voyez sa défense des Géants et Grosses Têtes festifs, condamnés un instant au bûcher ; du charmant théâtre principal, aujourd'hui tristement disparu, ou sa critique des mauvais restaurateurs de monuments qui commencent, déjà à l'époque, à dégrader la physionomie d'une ville ancienne et jolie facile à conserver.

Ramón Acín, producteur de *Terre sans pain*, de Luis Buñuel, avec l'argent gagné à la loterie. Ramón Acín, chroniqueur social et polémiste, défenseur du sport et ennemi du football, partisan du cheval plus que de la corrida, propagateur d'un traitement digne des animaux : « *Il est vrai que pour respecter l'agonie des animaux, il faut d'abord commencer par respecter l'agonie des hommes et ne pas ajouter de l'amertume à l'amertume* ». Ramón Acín, pédagogue, défenseur de *l'Institution libre d'enseignement* et apologiste de l'imprimerie scolaire Freinet, à travers laquelle « *les travaux des enfants qui sortent de ces petites machines aux allures de jouets, ont un peu l'émotion des incunables* ».

Ramón Acín, anticlérical : « *Trappistes, dominicains, carmélites, jésuites, la fumée qui sort de vos meurtrières, à travers vos barreaux, par-dessous vos portes blindées, des événements de vos souterrains, cette fumée ne sera pas toujours de l'encens* ». Ramón Acín, antimilitariste : « *Je me suis souvenu d'un instant, un instant seulement, tel une vision fantôme, les vastes cimetières des champs de bataille européens, et faute de mains amies et pieuses qui caressaient les croix, j'ai vu Mère Nature les consoler miséricordieusement, offrant de ne pas les oublier et de leur envoyer au printemps les paillettes de ses papillons* ».

Ramón Acín, critique d'art, écrivant des mots sincères sur les deux plus beaux nus de l'art d'un pays tellement pauvre en nus féminins : « *Mon Dieu, mon Dieu, ce n'est pas une toile et de la peinture ; c'est de la chair, de la chair, comme la chair de nos fiancées !* », s'exclame-t-il devant *La Maja nue* de Goya. Et devant la *Vénus* de Velázquez : « *Il ne lui manquait que de peindre cette chair pétrie avec des œillets, et avec des lys, et avec du miel, et du lait, et des rayons de soleil, et des souffles de Dieu, la prairie des abeilles, et des fièvres, et de longues morsures, et un jour notre Don Diego peint sa Vénus et Cupidon, et puis il cessa de peindre, et mourut peu de temps après* ».

Ramón Acín, auteur et unique signataire du manifeste *Fuendetodos*, mars 1746 -Bordeaux, avril



1828, dans lequel il s'en prend à la récupération académique et progouvernementale, pompeuse et conventionnelle, des événements commémoratifs du centenaire de Goya organisés en 1928. Ne demandant que quelques minutes de silence, dans un article publié à cet effet, il déclare catégoriquement et avec justesse : « *Ils ne le présentent pas tel qu'il est, mais tel qu'ils veulent qu'il soit.* »

Ramón Acín, dessinateur, mais aussi excellent typographe, comme le prouve l'affiche de la conférence de Ramón Gómez de la Serna, à la résolution spatiale impeccable, ou encore son affiche annonçant une exposition au Círculo Oscense en 1932, avec une solution typographique convaincante et digne de figurer dans l'anthologie de design la plus sélecte. Citons également la composition du *Manifeste du Centenaire de Goya*, conçu à la manière des vers imprimés du début du siècle, ou encore la carte postale en forme de billet de banque réunissant le talent de Beethoven et de Goya, où l'on peut lire, sous l'effigie du premier : « *Il immortalisa la jota aragonaise dans le troisième temps de la septième symphonie* », et sous celle du second : « *Il œuvra pour la fraternité universelle dans ses désastres de guerre* ».

Ramón Acín, sculpteur, auteur d'un projet dédié à Luis López Allué, conçu avec des couples de girafes ou d'éléphants face à face, un monument non réalisé, qui devint ultérieurement une statue avec des cocottes en papier transférés au métal. Ramón Acín, commentateur de son propre travail dans le catalogue de l'exposition tenue en 1931 à l'Ateneo de Madrid, où il définit brièvement une esthétique de l'éphémère, dont les postulats sont toujours valables : « *J'expose des tôles métalliques bon marché animées par de simples plis et j'expose des cartons d'emballage légèrement colorés et encadrés, comme le dit un ami, avec des tiges de vannier.* »

Le monument des cocottes en papier, *Las Pajaritas*, situé dans le parc de Huesca, obéit en fait à avpropre simplicité conceptuelle, ainsi que la vision plastique juste que suppose le changement d'échelle du projet, qui confèrent à ce monument non seulement sa présence immédiate et retentissante, mais aussi une aura de modernité d'une certaine façon prémonitoire. Aujourd'hui, *Las Pajaritas* peut être considéré non pas comme un objet destiné exclusivement au plaisir des enfants, mais comme une œuvre ludique dont le jeu spéculaire et l'efficacité minimaliste l'identifient avec certains aspects de l'art plus récent.

En fait, j'ai découvert Ramón Acín par amour pour une sculpture. Cette sculpture est devenue un fétiche enfantin, un symbole du jardin des délices perdu, une icône fixée à jamais dans une fervente nostalgie, résumant même la tournure sensuelle du regard. Depuis mon enfance, ce monument est resté dans ma mémoire comme un symbole de ma ville natale, comme un espace central heureux dont le souvenir s'est ensuite imprégné, de la connaissance de l'histoire, d'un contenu tragique.

J'ai pu vérifier récemment la persistance de cette image irrémédiablement ancrée dans les sens. Parmi les différents titres possibles pour baptiser le tableau que j'ai fait pour le gouvernement régional de Huesca, j'ai choisi *Elegía* (Élégie) dans son acceptation agréable, moins habituelle. Le titre devrait refléter ce que ce tableau a voulu être, c'est-à-dire un hymne énergique à la fois à l'origine et à la modernité. L'équivoque conceptuelle qui pourrait découler de ce nom, s'il était interprété comme une plainte douloureuse ou mélancolique, n'aurait de sens que s'il se référait métaphoriquement au paradis des enfants disparu (jardin des délices, éveil des sens) inéluctablement présidé par le château lumineux de Ramón Acín.



J'aurais aimé le rencontrer pas seulement à travers l'ombre fervente d'un fétiche. Si cela avait été possible, je ne sais si j'aurais été d'accord avec l'opinion qu'il exprima de lui-même dans un court texte de 1928 consacré au centenaire de Goya : « *Il y avait un pauvre diable en Aragon, plus pauvre et plus diable que les autres, mais qui savait se taire et qui savait élever la voix* ». La vérité est que ce diable lucide, *cet étrange Acín*, qui sut si bien élever la voix, nous a laissé avec sa générosité libertaire ramifiée et le scintillement polyfocal de son talent, l'une des plus belles sculptures créées pour un jardin, et cette sculpture, dans son geste à la fois drastique et aimable, résume, plus justement que d'autres monuments grandiloquents et fous, la lucidité plastique et l'expérimentation, le jeu intemporel et la fraîcheur primitive. □

